

Retour de Terre Sainte

Quelles terres pour quels peuples ?

Il faut partir en Palestine, Bible en main, car la Terre Sainte est une terre-livre, et, comme le dit Régis Debray, « *le contraste est si grand entre l'épaisseur des mémoires stockées à huis clos et la modestie de ce qui affleure en surface* », que « *la visite est guidée ou n'est pas* ». J'ai donc pris pour guides, outre la Bible, Régis Debray lui-même (*Un candide en Terre Sainte*, Gallimard), le *guide biblique d'Israël*, du Père Max Vilain, (*Rossel*), et *La France et la Terre Sainte, mille ans d'histoire* de l'Ordre du Saint Sépulcre de Jérusalem (*Parole et Silence*).

Ainsi guidée, je voulais éviter « *le froid des déceptions irréparables* » (Pierre Loti) après, lorsque j'étais adolescente (1963 !) un pèlerinage itinérant des étudiants catholiques de Sorbonne vigoureusement conduit par Jean-Marie Lustiger, à travers le Liban, la Jordanie, la Syrie, la Palestine et finalement Israël (parce qu'il ne fallait pas, ce qui est toujours le cas, de tampon israélien sur son passeport, si l'on voulait visiter les « *pays arabes* »).

Enfin, nous ne souhaitions pas seulement, mon mari et moi, faire un pèlerinage, mais tenter de comprendre comment vivent ensemble, sur cette terre qui n'est pas plus grande qu'un département français, et qui fut dans l'antiquité disputée entre l'Égypte, la Syrie, la Mésopotamien, les trois communautés monothéistes, la Croix, l'Étoile, le Croissant.



Village israélien... ou palestinien

De Tel Aviv à Nazareth

Dès l'aéroport Ben Gourion, le ton est donné : son nom et son buste nous rappellent les paroles du premier chef de gouvernement de l'État d'Israël : « *Nous ne sommes pas quelques élèves d'une école talmudique... nous sommes des hommes en marche vers la reconquête de leurs terres* ».

Sur la route qui nous conduit à Nazareth, nous voyons défiler les campagnes ponctuées de villages israéliens et palestiniens, d'où jaillissent des minarets, « *payés par l'Arabie Saoudite* », nous dit notre guide accompagnateur, que nous appellerons Frère Élie. Et nous sommes doublés ou croisés par des voitures d'où flottent des drapeaux israéliens ; croix de David entre deux bandes horizontales : le Nil et l'Euphrate, limites bibliques de Canaan ? Ces drapeaux (ceux d'un État ou d'un Credo ?) sont brandis pour fêter le soixante-troisième anniversaire de la création de l'État d'Israël, qui est pour les Palestiniens la « *Nakba* » : la catastrophe.

Nazareth, capitale de la Galilée, est la plus grande ville arabe d'Israël. Au Casanova, ancien hospice franciscain, le réceptionniste nous accueille : « *Je m'appelle Oussama* ». Les Arabes chrétiens constituent un tiers de la cité, mais sinon dans les communautés – Couvent des

Sœurs de Nazareth et Clarisses qui cultivent le souvenir de Charles de Foucauld – nous ne les verrons guère. L’Islam est en revanche très présent, même si l’appel du muezzin laisse indifférents, tout concentrés sur leur portable, des jeunes gens installés à la terrasse d’un café. Près de la mosquée, nous lisons sur un mur une immense inscription du « *Holy Quran* » : « *Whoever seeks a religion other than islam, it will never be accepted of him, and in the Hereafter he will be one of the losers* ».



Basilique de l’Annonciation

Cet exclusivisme contraste avec la parole du curé de Nazareth, Émile Choufani, recueillie par Régis Debray : « *Mon rôle ? traducteur. D’un monde à l’autre, et vice versa. Nous ne sommes pas assignés à une seule identité. Je suis arabe, de culture musulmane, de religion chrétienne, de mémoire byzantine, et dans un milieu juif* ».

Les Juifs – surtout des immigrants russes – habitent à Nazareth la haute, Nazareth Illit, où se concentrent les industries et presque tous les sièges des services publics.

La basilique de l’Annonciation abrite la grotte où l’ange Gabriel fut envoyé à Marie : *Verbum caro hic factum est*, lit-on sur l’autel. Mais s’appuyant sur le Protévangile de Jacques, les orthodoxes estiment que l’Annonciation se situe près de la belle fontaine de Marie, face à leur église, Saint Gabriel justement. Nous retrouverons la même compétition entre les deux confessions chrétiennes à Cana, où Franciscains et Grecs orthodoxes présentent dans leurs sanctuaires respectifs des amphores, répliques des jarres des noces de Cana.

Au couvent des Clarisses, nous rencontrons Marie Joséphine, quatre-vingt-dix ans, d’origine libanaise : « *Voilà votre Dieu, Dieu emmaillotté ; n’ayez pas peur de lui. David a fait danser les demoiselles, et un jour il a dansé avec Dieu... Français, réveillez-vous ! Je suis allée deux fois à Lourdes par jalousie de vous. Venez chez nous en Orient. Nous sommes aimés comme une maman sait aimer. Donnez du parfum à Dieu : votre sainteté. Faisons danser le ciel !* »

Émouvante rencontre de ces clarisses qui, cachées comme un ferment, incarnent la pastorale de l’enfouissement ; mais celle-ci, qui dut être belle, n’oublie pas d’être un peu comédienne, démonstrative et chaleureuse, pour ranimer les chrétiens tièdes que nous sommes.



Sœur Joséphine

De Tibériade à Jéricho

Plus évocateurs que Nazareth, les rivages du lac de Tibériade, le mont des Béatitudes, avec sa profusion de fleurs qui rappellent les lis plus richement vêtus que Salomon, le pays de Génésareth, le mont Thabor nous permettent de mettre nos pas dans les pas du Christ, ou plutôt nos yeux dans ses yeux.

Même si rien n’est très sûr, tout ici est situé et ponctué de sanctuaires et de symboles : une église moderne à Tabgha, qui abrite l’ancienne mosaïque byzantine aux cinq pains et deux poissons ; une église en forme de soucoupe volante à Capharnaüm, sur les restes de la « maison de Pierre » ; un sanctuaire octogonal pour les huit béatitudes – « *le septième jour, nous dit Frère Élie, est le jour*

du repos de Dieu, le huitième est le jour de la rédemption ». au Thabor, une basilique à trois tours et trois chapelles rappellent les trois tentes de Pierre – « une pour toi, une pour Moïse, une pour Élie » ; et, dans l’Ancien Testament, la fête des tabernacles, où l’on commémorait la longue marche au désert et l’attente de l’avènement définitif du règne de Dieu. Malgré (ou à cause de) ces sanctuaires, on peut souscrire à la parole de Lamartine : « Le pays qu’un grand homme a habité et préféré durant son passage sur la terre m’a toujours paru la plus sûre et la plus parlante relique de lui-même ».

« La Galilée est exiguë, commente Frère Élie, c’est là que Jésus appelle ses disciples à tout quitter. Ici se dit la radicalité du message : Dieu de consolation et d’envoi en mission ». La Galilée avant la Judée, comme un affront à Jérusalem : le Christ commence par les derniers. Et ces « derniers », nous les verrons dans ces groupes de pèlerins Kényans, Coréens, et surtout Indiens qui se baignent vêtus de couleurs vives dans la mer de Galilée, comme ils se baigneraient dans le Gange.

Frère Élie, qui appartient à une Communauté dont la vocation est la réconciliation et la connaissance mutuelle par l’étude et la prière des chrétiens et des juifs, n’oublie pas l’actualité : « La famille Rothschild a acheté beaucoup de terres pour les redistribuer en kibboutzim ». Nous déjeunons – d’un Saint Pierre, naturellement – dans une de ces anciennes collectivités autogérées, aujourd’hui convertie au tourisme : « Le kibboutz,

disait Martin Buber, de toutes les utopies l’échec le plus réussi ».

Les plaines d’Izréel et d’Esdralon – « où chaque centimètre carré est saturé de sang » disait Léon Uris dans *Exodus* – sont cultivées. Des terrains fertiles, déboisés par les Turcs, ont été reboisés. Grâce au système de goutte à goutte développé par les Israéliens, y poussent oliviers, amandiers, figuiers, grenadiers, vignes. Le lac de Tibériade est la principale source d’eau, mais Israël traite aussi les nappes souterraines d’eau salée du Néguev... et détourne les eaux du Litani libanais.

Chaque pouce de terre pose une question d’appartenance : à qui ? à celui qui la possède ? à celui qui la travaille ? à celui qui l’a conquise ? à celui qui l’a promise ? En tout cas, il y a un évident miracle économique israélien. Depuis la création de l’État d’Israël, la superficie cultivée s’est accrue du triple, atteignant 20 % de la surface du pays. La cause ? l’énergie des hommes et plus de trois milliards de dollars d’aide annuelle des États-Unis.

En allant vers Jérusalem par Jéricho, nous remarquons le no man’s land entre la Jordanie et Israël, et la double rangée de barbelés : « c’est l’épaisseur de la frontière », dit Frère Élie. Jéricho est sous autorité palestinienne : « les Juifs, nous dit-il, n’ont pas le droit d’y aller pour des raisons de sécurité ». Mais la ville est comme enserrée, surplombée par des habitations où s’installent les colons. De 1994 (après les accords d’Oslo) à 2000, leur nombre a doublé dans les territoires palestiniens : « Israël prend plus de terrain que prévu :



Vue sur le lac de Tibériade



Traversée du lac de Tibériade

quand c'est pris, c'est pris », remarque Frère Élie. Curieuse acceptation du fait accompli. Et Israël est un fait accompli. Si, par les guerres et les colonies, il a gagné la bataille territoriale, les Palestiniens peuvent encore gagner la bataille démographique. Mais une autonomie administrative n'est pas un État. Et le morcellement du territoire déconnecte toute éventuelle direction centrale palestinienne des responsables locaux : « C'est un secret de Polichinelle, remarque Régis Debray, sur place, qu'il n'y a plus d'espace pour un quelconque État croupion ».

Le drame est que le colon est convaincu qu'il ne fait que recouvrer ses droits de propriété sur des terres que Dieu lui a promises, suivant l'injonction du Deutéronome (9, 1-4) : « Les nations autochtones, tu les feras périr promptement comme te l'a dit Yahvé... Yahvé dépossède ces nations à ton profit... Tout ce que foulera la plante de vos pieds sera vôtre ; depuis le désert, depuis le Liban, depuis l'Euphrate jusqu'à la mer occidentale s'étendra votre territoire. Personne ne tiendra devant vous ».

On pourra toujours dire, comme Frère Élie, qu'Israël est le lieu d'exercice et de pédagogie de Dieu, puis que le message s'universalise ; qu'il n'est plus lié au Temple comme lieu puisque le Temple est le corps du Christ lui-même. Ezéchiel n'a-t-il pas prédit que la gloire de Dieu quittera le Temple pour se réfugier « à l'Orient de la cité, au mont des Oliviers ? » (11,23).

Mais Israël s'est arrêté en chemin et son État est démocratique pour les Juifs, mais juif pour les Arabes chrétiens ou musulmans. Cet État d'Israël, il a fallu attendre 1993 – l'année des accords d'Oslo, qui prévoyaient, au nom de « la terre contre la paix », la création d'un État palestinien – pour que le Vatican le reconnaisse. En cette reconnaissance tardive, Frère Élie voit « un mystère », et nous une évidence.

Dans les territoires concédés, les colonies juives se poursuivent. La proclamation d'indépendance de 1948 justifie théologiquement l'occupation du pays : « Nous appelons les Juifs du monde

entier à nous soutenir dans la grande lutte pour la réalisation du rêve séculaire : la rédemption d'Israël ». Si Gaza n'entre pas dans l'héritage sacré, la Cisjordanie, en revanche, en est le cœur.

Jérusalem, capitale biblique

C'est à Jérusalem que nous sentons le mieux cette emprise théologique :

« Le Seigneur a fait choix de Sion

C'est là le séjour que j'ai voulu

Là je susciterai une lignée à David ».

Frère Élie évoque la « réalité toujours actuelle » des conquêtes, en particulier la victoire sur les Jébuséens, habitants de Jérusalem, de David qui les en a chassés.

En l'embrassant du regard depuis le mont Scopus, telle que le Christ ne l'a pas connue, avec ses remparts édifiés par les Turcs, ses tours, ses campaniles, ses



Mont des Béatitudes



Plaine fertile d'Esdralon

coupoles, ses minarets, et cette « *jubilation dorée* » qu'évoque Debray, grâce à la limpidité de l'air, la luminosité intense, la blanche pierre de Judée qui devient blonde le soir, nous songeons à cette capitale biblique retrouvée sous le sceptre de laquelle Netanyahou veut réunifier la nation,..... mais qui n'est pas reconnue internationalement.

La visite de l'esplanade du temple, ou des mosquées, donne le ton. Elle est tenue par la sécurité israélienne – consigne : « *pas de croix, pas de Bible, pas de couteau* » – mais sous juridiction musulmane.

Lieu sacré pour les Juifs qui situent là le sacrifice d'Isaac, qui est pour les musulmans le sacrifice d'Ismaël. La destruction du temple par Titus, en 70, correspond au passage, nous dit Frère Élie, d'une religion sacrificielle à une religion spirituelle, de l'attachement au lieu à l'attachement au Livre. Mais c'est bien de terre dont les juifs sont avides quand ils rappellent le slogan favori du sionisme : « *une terre sans peuple pour le peuple sans terre* ».

La visite des mosquées nous est interdite ; interdite d'archéologie est aussi l'esplanade : l'islam clôt l'histoire, rien n'existe avant et après lui. En revanche, le mur des lamentations, que l'on appelle ici le mur occidental (symbole du rempart de l'Occident ?) nous est largement accessible, à condition, pour les messieurs, de porter la kippa.

C'est jeudi, jour de bar-mitsva, qui marque la maturité religieuse du jeune garçon. A voir

les livres de prières et les petites bibliothèques volantes, les phylactères que se font imposer au bras et au front les adolescents, on pourrait

croire que l'écrit a supplanté le lieu ; que Dieu n'est plus captif de sa maison de Jérusalem. Et dans la joie exubérante des garçons et de leurs familles, nous sentons une curieuse conjonction de religiosité et de nationalisme, une fierté identitaire en tout cas. Nous la retrouverons, mais très différente, samedi, jour de shabbat, dans le quartier de Mea Shearim. Sorte de ghetto d'Europe orientale, il présente de grandes artères vides – il ne faut pas conduire

ce jour-là, ni faire la cuisine, on prépare trois repas à l'avance, ni même allumer la lumière –. Les hommes sont en redingote noire, pantalon de soie, chaussettes blanches, et portent le shtraïmel, curieuse toque de fourrure d'où pendent des queues de renard. Elle fut imposée à leurs ancêtres, dit-on, par un roi de Saxe, pour les ridiculiser : elle est aujourd'hui leur honneur.

Pas d'hostilité à notre égard, mais un avertissement sur les murs : « *Women in immodest dress are strickly forbidden* », et une manière de nous ignorer, une célérité dans l'art de nous croiser sans nous toucher, qui est sans doute, comme le remarque Régis Debray, une volonté de « *protéger leur pureté du tout venant* ». Les ultra-orthodoxes

(que Frère Élie préfère appeler les « *ultra-pieux* ») choisissent des métiers modestes pour se consacrer à l'étude, et ils sont exemptés de service militaire. La fondation de l'État d'Israël est à leurs yeux une profanation tant que le



Mur des Lamentations



Jour de Bar Mitsva

Messie n'est pas venu. En revanche, chez les jeunes Juifs ultra, les progrès de l'enrôlement dans Tsahal est de mauvais augure pour les Palestiniens.

Jérusalem, via dolorosa

La via dolorosa, où nous faisons le chemin de croix, court dans le quartier arabe, et il n'est pas facile de se recueillir quand l'œil est distrait par les multiples sollicitations des souks, et les narines et les papilles par les épices et les fragrances. Mais ces rues populeuses, c'est aussi le prix de l'incarnation. Si j'en crois le Père Max Vilain, de cette via dolorosa, « *le tracé est incertain, l'itinéraire spirituel très sûr* ». En fait, elle suit assez fidèlement le tracé de la voie romaine qui joignait l'Antonia à la ville. Les dernières stations nous conduisent au Saint Sépulcre, au cœur de la vieille ville, alors que, selon l'épître aux Hébreux « *Jésus a souffert à l'extérieur des portes* ».

Aucune esplanade pour ce lieu que les Grecs appellent « *le nombril de la terre* », et que se partagent âprement six communautés chrétiennes, avec une part royale pour les Grecs. Approche déconcertante : pour toucher les lieux sacrés, la pierre de l'onction, le Golgotha, le Sépulcre lui-même, il faut patiemment attendre son tour, et s'agenouiller quelques secondes sur la pierre enchâssée de marbre, au milieu d'icônes et de lampes d'or.

Fécondité de la déception ? Mais la vision fugitive d'une femme prosternée, absente au

monde, recluse en sa prière, suffit à désarmer nos esprits critiques.

Le soir, nous reviendrons au Sépulcre et assisterons, médusés, à sa fermeture : la clé en est confiée à une famille musulmane, (pour humilier les chrétiens ? Pour éviter les rivalités confessionnelles ?), et le préposé, juché sur un escabeau, s'acquitte de sa mission, en présence d'un représentant des trois confessions : un Franciscain, un Grec orthodoxe, un Arménien. L'irruption, sur la placette, d'un homme qui se prend pour le Messie, nous rappelle le syndrome de Jérusalem.

À vrai dire, c'est plutôt hors les murs, près de l'église Saint Pierre en Gallicante, où la voie à degrés fut sans doute empruntée par le Christ et ses disciples pour aller du Cénacle au mont des Oliviers, ou dans la petite église en forme de larme du *Dominus flevit*, où une verrière ouvre sur la ville – « *Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides les envoyés de Dieu, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble sa couvée sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu* » – que nous sentons le mieux la présence christique.

Ou même au mont des Oliviers, bien qu'ils soient enfermés derrière des grilles, et ne datent sans doute pas du temps du Christ, puisque les Romains ont ravagé le lieu : mais l'olivier n'est-il pas presque immortel, puisqu'il renaît de sa souche ? Et puis, comme dit Régis Debray, « *ils ont une gueule de témoins oculaires* ».

De là-haut, on voit les multiples pierres blanches des cimetières juif et musulman. C'est



Jérusalem vue du "Dominus Flevit"



Le jardin des oliviers
à la garde des Franciscains

la que Zacharie situe le combat de la fin. C'est « *en face du mont* » que, pour la tradition juive, le Messie entrera sur le parvis du Temple ; C'est là, selon les musulmans, que l'ange de la mort, Azraël, sonnera le jugement. En contraste, les bulbes dorés de l'église russe Sainte Marie Madeleine émergent des cyprès, des caroubiers, des eucalyptus. Debray a raison : « *Côté Jacob, ce sont des cailloux qu'on dépose sur les tombes. Côté Jésus, des chrysanthèmes. Ici Dieu s'appelle "le rocher d'Israël". Là, on parle de l'Arbre de vie. La foi chrétienne sort de l'humus, quand la Loi mosaïque se grave sur les tables de pierre ou s'illustre par une météorite, la pierre noire de la Mecque... Iconoclastes au départ, pétrolâtres à l'arrivée* » : c'est assez bien vu.

La visite au *Yad Vashem*, musée de l'histoire de l'Holocauste, confirme l'impression de mince frontière entre politique et religieux : labyrinthe qui débouche sur la coupole de la galerie des noms puis sur l'ample vallée des Communautés disparues, il ouvre sur un Israël de rêve, promesse divine et conquête humaine. Nous songions à la déclaration d'un écrivain juif : « *Vous, la terre est votre mère, nous elle est notre femme, ou notre maîtresse* » ; on peut donc en changer ou en faire la conquête. Cette indistinction du politique et du religieux, nous la retrouverons, en face de la Knesset (dont le sens signifie l'assemblée au sens religieux) dans la grande Menorah



Fermeture des portes au Saint Sépulcre



Soldat de Tsahal et policier



Mea Shearim, quartier des ultras

ou chandelier à sept branches, emblème de l'État d'Israël.

Le lendemain – vendredi – de la visite au *Yad Vashem*, nous entendons, depuis le mont Sion, des coups de feu : un Palestinien de seize ans, manifestant contre la Nakba, vient d'être tué. « *Il faut se méfier, disait Voltaire qui n'écrivait pas que des horreurs, des gens qui ont trop souffert* ». Hier les Juifs, aujourd'hui les Palestiniens. Car en tout persécuté sommeille un persécuteur.

Jérusalem, cité de la paix, est une ville en guerre. Nous le rappellent les jeunes soldats – et soldates – en faction dans les rues et lourdement armés, qui se laissent complaisamment photographier par nous. Nous verrons les mêmes avec leurs armes (dont ils ne doivent pas se séparer) en farandole, le soir du Shabbat, devant le Mur occidental.

Dans la vieille ville, les quartiers juif, chrétien, arabe, arménien sont à la fois singularisés et collés l'un à l'autre. Et une surprise attend le voyageur : la présence, dans la ville, de barbelés. « *La ville sainte, écrit Régis Debray, est la foire industrielle de la clôture... palissades, chicanes... barbelés non piquants mais coupants, constellés de minuscules lames de rasoir presque invisibles... Il y a mille façons d'obstruer le passage* ».

Les communautés chrétiennes, en revanche, sont les rares lieux où l'ouverture à l'autre n'est pas un vain mot. Sœur Lorenzia, au couvent des

Bénédictines, nous donne un beau témoignage du don de soi. Leur vocation ? Au pied du tabernacle, prier pour l'unité. Elles étaient enseignantes aussi. Mais, parce qu'Israël ne les reconnaît pas, elles ont dû cesser d'enseigner après la guerre des six jours. Elles prennent maintenant en charge la scolarisation de cinq écoles grâce aux icônes d'une sœur égyptienne artiste. Lorenzia nous fait remarquer que les sœurs emploient une femme de ménage de Ramallah, un jardinier de Jéricho, et qu'elles cherchent à retrouver une confiance mutuelle entre Juifs et Palestiniens... et entre orthodoxes et catholiques : il faut respirer avec ses deux poumons.

Les Arabes chrétiens se sont exilés depuis 1948, participant au vaste exode des populations palestiniennes vaincues. Suspects aux Juifs parce qu'ils embrassent souvent la cause palestinienne, ils sont pour les musulmans de faux frères à cause de leur appartenance chrétienne. Ils constituaient naguère plus de 10 % de la population. Ils sont aujourd'hui 2 % en Terre Sainte, au risque d'être réduits au rôle de gardiens de sanctuaires.

Bethléem et Emmaüs

Et les chrétiens de Bethléem ? Pour les atteindre, il faut vérification de passeport, check point, la trouée de ce mur dit de sécurité et le mot de bienvenue provoquant affiché par l'office du tourisme israélien : « *Peace be with you* ». Nous sommes à Bethléem, sous autorité palestinienne.



Soir de Shabbat sur l'Esplanade

Pour nous agenouiller devant l'étoile à quatorze branches, marquant le lieu de la naissance du Christ, il faudra passer par la porte étroite de l'église actuelle, réduite pour la protéger des envahisseurs musulmans et les empêcher d'y pénétrer à cheval. Dans la nef, une centaine de petits écoliers chrétiens, les filles d'un côté, les garçons de l'autre, tournent vers nous leur mine réjouie.

L'église est une des plus anciennes de Palestine, car une des rares à ne pas avoir été détruite par les Perses en 614, parce qu'ils avaient reconnu dans les représentations des mages des Perses vêtus de leur costume national.

Nous aurions aimé rencontrer des responsables de l'hôpital de la sainte Famille, où, sous les auspices de l'Ordre de Malte, qui prend tout en charge, fonctionne une unité de soins intensifs pour sauver mamans et bébés. Tous les jours, Sœur Sophie fait la tournée des poubelles pour ramasser les nouveau-nés encore vivants, mis au monde en cachette. Mais aucune rencontre ici n'est programmée avec les communautés chrétiennes ; nous apercevrons seulement, dans un couvent, une jeune moniale italienne, en rouge et blanc, agenouillée devant



Bethléem en Judée

le Saint Sacrement dans une immobilité sculpturale, et, dans la pénombre étroite des grottes, nous suivrons l'office des Franciscains.

Bethléem est une jolie ville... qui s'islamise. Mais c'est aussi une ville quasiment morte : 75 % de chômeurs ; tourisme divisé par dix ; peuple bouclé chez lui par le couvre-feu. C'est

à Bethléem que nous ferons nos achats de croix byzantines, poteries, crèches en bois d'olivier... Dehors, des gamins, un peu agressifs, veulent nous vendre leurs babioles au prix fort : après tout, si l'on se trompe de pauvres, on ne se trompe pas de Dieu.

En face du « *restaurant central* » de Bethléem, le mur – huit mètres de haut, le double du mur de Berlin – est diversement tagué.

Certains y affichent le menu de leur restaurant, d'autres des slogans – « *stop to apartheid ; to exist, resist ; Bethlehem ghetto* » – d'autres de curieux symboles : énorme rhinocéros trouant le mur, oiseaux aux pattes graciles avec au bec un rameau d'olivier, homme avec un drapeau palestinien à la place du cœur, et cette indication « *here's your ball* ».

Mur de sécurité ? En fait, il est établi que la quasi-totalité des kamikazes sont passés par des postes de contrôle et non à travers champ. Ce mur, idée en 2002 d'Ariel Sharon, ancien chef du Likoud, qui sépare les Palestiniens les uns d'avec les autres, a entraîné la destruction de deux cents maisons, de milliers d'arbres, l'amputation et la confiscation de terrains. Avec ses boucles, ses zigzags, ses refends, il est prévu sur 730 km, englobant les colonies juives, séparant les Palestiniens de leurs villages, écoles, commerces, exploitations agricoles, et suit approximativement le tracé de la ligne verte de 1967 (« frontière » établie *de facto* entre l'État hébreu et un hypothétique État palestinien).

Il faut prendre son miel où on le trouve : chez Régis Debray, par exemple : « *quand il y*

a un élu, il y a un exclu ; et si possible beaucoup plus d'exclus que d'élus ».



« Mur de sécurité »... ou de la honte

« *L'intuition œcuménique, nous dit-il, ne pourra être fructueuse que si l'on prend contact avec le point originel du premier schisme entre l'Église naissante et la Synagogue* ». Les moines ne pratiquent pas d'activité apostolique directe, mais se veulent une simple « *présence cordiale* ». Les frères sont hébraïsants, et certains offices sont chantés en hébreu.



Frère Elie à Emmaüs-Nicopolis

L'ancien prieur, à la tête de ses moines ouverts à la cause d'Israël, a reçu à la Knesset le prix de l'amitié judéo-chrétienne. Dans cette vocation, faut-il voir un fâcheux libéralisme ? Ou un beau modèle de charité éclairée, qui contraste avec les crispations identitaires constatées ailleurs ?

À Abu Gosh, sommes-nous à Emmaüs ? Trois autres lieux prétendent à cet honneur, dont, voisine d'Abu Gosh, Emmaüs-Nicopolis, communauté à laquelle appartient notre guide accompagnateur. Peu importe. On peut dire ici du Christ ce que l'on dit de Marie-Madeleine à la Sainte Baume : « nous ne savons pas si elle y est venue, mais nous savons qu'elle y est ».

Danièle Masson

Illustration vidéo sur les Juifs ultra-orthodoxes : Shabbat à Jérusalem